

# Cassures

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

Couverture : Marie-Josée Morin  
Mise en pages : Lise Demers  
Révision : Annie Hudon

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Légeron, Karine, 1971-  
Cassures

ISBN 978-2-924461-11-2

I. Titre.

PS8623.E466C37 2015 C843'.6 C2015-940593-9

PS9623.E466C37 2015

ISBN PAPIER : 978-2-924461-11-2

ISBN PDF : 978-2-924461-12-9

ISBN ePUB : 978-2-924461-13-6

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2015

© Les Éditions Sémaphore et Karine Légeron

Diffusion Dimedia

539, Boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Qué), Canada H4N 1S2

Tél. : 514 336-3941

www.dimedia.com

KARINE LÉGERON

# Cassures

NOUVELLES

Blanc

À Rodolphe, B. d'A.



## Noyade

J'aurais dû te laisser te noyer, il y a des années. M'éloigner de la fenêtre, regarder ailleurs. Rallumer la radio ou chanter à tue-tête pour ne pas t'entendre. Tu serais mort, nous n'en serions pas là.

Un corbeau passe en croassant au-dessus de la cabane. Le jour doit se lever. Je n'ai pas dormi de la nuit. J'attendais que tu te lèves.

Le bois de ton lit craque, la couette bruisse quand tu l'écartes. Tu urines dans la salle de bains, porte ouverte. Tu bailles en t'étirant, tu te racles la gorge, tu t'habilles. Puis le silence de nouveau. Tes yeux pèsent sur mon lit.

P'pa ?

Je demeure immobile.

Tu traverses la cabane en traînant les pieds, attrapes ta canne à pêche appuyée contre le mur près de la mienne, refermes la porte derrière toi.

Je n'ouvre pas les yeux. Je compte mentalement tes pas jusqu'au ponton. Je t'imagine, les jambes écartées, les mains sur les hanches, ta silhouette comme une ombre posée sur la brume du matin. Tu scrutes le lac, espérant peut-être y deviner les prises de la journée. Tu montes dans la barque; elle a pris

l'eau, tu écoperas plus tard. Tu glisses ta canne sous le banc, places les avirons dans les dames, dénoues l'amarre, repousses le ponton à deux mains. Tu t'assieds sur le banc et donnes le premier coup de rames. Tu t'éloignes dans la brume.

Sous la ligne de flottaison, un bouchon de liège enfoncé dans le bois, retenu au ponton par un solide fil de pêche, se détache. Il remonte à la surface et flotte, ballotté par les vaguelettes de ton sillage. L'eau s'infiltré peu à peu dans la barque.

Je n'ouvre pas les yeux. Je te laisse t'éloigner. Tu t'en vas mourir, mon fils, et je ne bouge pas.

\*

Jeanne et moi ne voulions pas d'enfants. Nous ne les aimions pas, et nous ne souhaitions encombrer ni notre vie ni notre couple. Les choses avaient toujours été claires et entendues. Aussi, quand elle m'a annoncé sa grossesse, j'ai ri. À l'intensité de son regard, à son air de défi mêlé d'un soupçon d'appréhension, j'ai compris qu'elle ne plaisantait pas et que parler d'avortement serait une erreur. Sa décision était prise, elle était irrévocable. Jeanne a saisi ma main, l'a posée sur sa joue, puis sur son ventre, sans me quitter des yeux. Après un long silence, j'ai souri et je l'ai prise dans mes bras. Le visage enfoui dans ses cheveux, je cherchais une échappatoire qui n'existait pas. J'ai abdiqué. Cet instant fut ta première victoire; ma première raison de t'en vouloir.

Il y en a eu tant d'autres... Tout ce que tu faisais subir à Jeanne. Au-delà des transformations et des souffrances que tu infligeais à son corps, tu te jouais ouvertement d'elle. Dès ton plus jeune âge, tu l'as mise à l'épreuve pour voir jusqu'où s'étendait ton emprise. Ton pouvoir d'enfant. Lui pisser dessus pendant qu'elle changeait ta couche. Lui cracher la nourriture à la figure. La mettre à genoux pour qu'elle nettoie tes dégâts. Enchaîner les caprices au supermarché, les crises de larmes au parc, les esclandres au restaurant. Te rouler par terre, crier jusqu'à obtenir l'objet de ton désir du moment, puis t'en désintéresser aussitôt. Et rire, rire de tout cela. Te moquer d'elle. Jeanne ne se fâchait jamais. Parfois, je perdais patience et j'élevais la voix. Elle réprouvait ces démonstrations d'autorité et nous finissions par nous quereller. Elle me trouvait trop sévère, arguait que tu te comportais comme tous les bambins, que tu étais encore trop petit pour réaliser la signification de tes actes, que tu cherchais à définir ta place. Elle parlait d'innocence. Quelle innocence? Les enfants sont méchants, toi sans doute encore plus que les autres.

Méchant et violent. Les pédiatres balayaient du revers de la main mes accusations déguisées en questions. Il semblait normal à leurs yeux, sain et nécessaire même, que tu tapes sur tout ce qui passait à ta portée. Les montants du lit, la tablette de la chaise haute, les jouets, tes camarades, Jeanne... Au cours d'une visite de routine, j'avais à nouveau fait part de mes préoccupations, en ajoutant un détail gardé pour moi jusque-là : il me semblait que tu prenais un certain plaisir à frapper, les gens en particulier. Jeanne m'avait fusillé du regard, le médecin avait ri en blâmant mon imagination. De retour à la maison,

et après une terrible dispute, Jeanne avait décrété qu'elle ne voulait plus entendre parler de ta prétendue agressivité. Le sujet était devenu tabou, mais j'avais continué à épier l'étincelle dans tes yeux. Et j'aurais pu jurer que je la percevais de plus en plus souvent.

En grandissant, tu as découvert de nouvelles armes. Tu continuais à utiliser tes poings, tes pieds, tes coudes, mais tu as compris le pouvoir de ta langue. Les mots. Tu as rapidement délaissé les formules enfantines mêlant patates pourries et variations scatologiques. Tu cherchais le point sensible, l'insulte qui ferait mal. Tu faisais preuve d'une finesse presque admirable et la façon dont tu maniais l'art de la phrase qui blesse m'épouvantait tout autant que les horreurs que tu proférais.

Au fil du temps, ta violence, physique et verbale, est devenue plus ciblée. Il y avait toujours, bien sûr, les objets que tu brisais de façon régulière et volontaire, comme animé par l'irrésistible besoin de détruire. Les appels de la garderie quand on ne parvenait pas à te contrôler. Les pères qui pointaient vers moi un doigt menaçant tout en exhibant l'œil au beurre noir de leur fille, le blouson déchiré de leur fils. Mais ces incidents s'avéraient moins fréquents. Jeanne s'en réjouissait, sans réaliser que, si tu étais moins agressif envers les autres, tu l'étais de plus en plus envers elle. Et il me semblait que, quand tes coups et tes injures visaient Jeanne, l'étincelle dans tes yeux avait une intensité toute particulière.

J'ai levé la main sur toi une seule fois. Je m'étais souvent dit qu'une bonne raclée te ferait le plus grand bien, mais les

corrections corporelles n'avaient pas leur place dans le monde de Jeanne. Ce jour-là, je n'ai pas pu me retenir. Lors d'un repas chez des collègues, nos hôtes t'avaient proposé de venir, un après-midi, profiter de leur piscine.

Je sais pas nager.

Raison de plus! Tu apprendras!

J'ai peur de l'eau. C'est parce que Maman a failli me noyer, quand j'étais petit.

Dans un silence gêné, tous les visages s'étaient tournés vers Jeanne, livide. Tu avais recommencé à manger, comme si de rien n'était. J'avais bondi vers toi, t'avais saisi par le bras et traîné jusqu'à Jeanne.

Excuse-toi! EXCUSE-TOI!!!

Pas un mot, pas un geste. Tu étais resté silencieux, le regard braqué dans le sien, jusqu'à ce qu'elle baisse les yeux. Elle pleurait. Tu avais alors pointé vers moi ton visage insolent, ton air plein de bravade. La gifle était partie toute seule, magistrale. Jeanne avait quitté la maison en courant et nous l'avions suivie. Dans la voiture, elle avait prononcé une seule phrase. À mon attention :

Ne t'avise plus jamais de le frapper.

J'avais jeté un coup d'œil dans le rétroviseur. Assis sur le siège arrière, tu regardais par la fenêtre. Tu souriais.

Tu avais à peine huit ans, et dans le rétroviseur, je voyais un monstre tout entier dédié à maltraiter sa mère, la femme que j'aimais.

Ma chair. Mon sang. Mon monstre.

Ce jour-là, pour la première fois, j'ai regretté de ne pas t'avoir laissé te noyer quand, vers quatre ans, tu étais tombé dans notre piscine. De ne pas avoir détourné les yeux, tiré les rideaux, rallumé la radio. Je finissais de m'habiller dans notre chambre, à l'étage. Jeanne préparait le petit-déjeuner en te surveillant par la fenêtre de la cuisine. Tu jouais au ballon dans le jardin. J'avais éteint la musique juste à temps pour entendre ton corps tomber dans l'eau, plouf. Perçu la voix de Jeanne dans l'entrée. Regardé par la fenêtre de la chambre. Et je t'avais vu. Je m'étais précipité... La porte, l'escalier, le jardin, la piscine... J'avais plongé pour te sortir de l'eau, hurlé à Jeanne d'appeler une ambulance. Jeanne, sur le pas de la porte, hébétée, un colis à la main. Jeanne qui, malgré des années de psychanalyse, est convaincue qu'elle a failli te laisser mourir et n'est jamais parvenue à se le pardonner.

Parfois, quand submergé par la colère je te maudissais plus que de coutume, il m'est arrivé de rêver que je ne fermais même pas les rideaux et que je restais planté devant la fenêtre, les yeux fixés sur la piscine, à te regarder te débattre dans l'eau turquoise, te débattre puis t'immobiliser. Il m'est arrivé de vouloir jouir du spectacle de ta noyade.

Après l'incident chez mes collègues, mais surtout après que l'école nous avait signifié, suite à une bagarre dans la cour, que tu ne serais plus admis sans un certificat médical stipulant que tu étais suivi, Jeanne a accepté que tu consultes un psychologue pour enfant.

Ainsi, pendant les dix années suivantes, nous sommes allés de disputes en punitions, de conseillers familiaux en

psychologues, de médication en médiation. Jeanne et toi vous relayiez sur les divans, passiez d'un traitement à l'autre, sans réel succès. Personne ne parvenait à enrayer ni même à expliquer ton comportement abusif envers le monde en général et ta mère en particulier. Jeanne, elle, se débattait entre la culpabilité qu'elle côtoyait depuis ta noyade et le sentiment de se savoir rejetée. Et vous persistiez, têtus, acharnés, chacun dans votre voie : tu la persécutais; elle t'adorait et te protégeait envers et contre tout. Et moi, au milieu de tout cela, démunis, impuissant, j'assistais au dépérissement de Jeanne, je la voyais s'abîmer, se briser un peu plus à chacune de tes attaques. Tu la vidais, lentement, méthodiquement. Et tout ce que tu lui enlevais, je m'en servais pour nourrir la haine grandissante que j'éprouvais pour toi, mon propre fils.

Notre microcosme dysfonctionnel et psychotique aurait sans doute pu perdurer. Mais la semaine dernière, tu lui as cassé le nez.

Tu as appelé le numéro d'urgence et prétendu qu'elle était tombée dans l'escalier. Tu ne l'as même pas accompagnée à l'hôpital. Tu as laissé l'ambulance l'emmener, prétextant un empêchement, un rendez-vous important. Tu l'as laissée partir seule, avec son visage et son chemisier couverts de sang, ses yeux qui commençaient à bleuir. Tu l'as laissée et tu es sorti.

C'est l'hôpital qui m'a prévenu pour que je vienne la chercher. Je l'ai retrouvée dans la salle d'attente des urgences. Un énorme pansement lui barrait le visage, elle avait du mal à parler. Elle a répété ce que tu avais déclaré aux ambulanciers.

Mais comment une chute dans les escaliers pouvait-elle expliquer la poignée de cheveux arrachés, les ecchymoses en forme de doigts sur son bras? Elle mentait. Pour te protéger. Alors que tu venais de la frapper.

Nous sommes rentrés à la maison. Elle a pris des somnifères et est allée se coucher.

J'ai bu trois scotchs en t'attendant. Quand tu es arrivé, tu n'as pas demandé de ses nouvelles. Tu t'es servi un jus de fruit en sifflotant. J'avais les poings serrés.

Ta mère a le nez cassé.

Je t'observais. J'ai vu l'étincelle, tellement là, tellement évidente. Je t'ai demandé ce qu'il s'était passé. Tu as répondu qu'elle était tombée, qu'elle s'était sans doute tordu la cheville en descendant les escaliers. Tu as ajouté que les talons aigüilles, ce n'était plus de son âge. Tu as souri. J'ai dû me retenir pour ne pas te sauter à la gorge. J'aurais pu t'étrangler. J'y aurais pris plaisir. J'ai maîtrisé ma voix :

On va pêcher ce week-end, fils?

Cool. Bonne nuit, P'pa.

Et tu as disparu dans ta chambre.

J'ai réussi à quitter la maison sans claquer la porte, je suis monté dans ma voiture et j'ai conduit jusqu'à la cabane de pêche. Je n'ai eu aucun doute, aucune hésitation. J'ai préparé la barque, le fil, le bouchon de liège.

\*

Il est près de dix heures. Le soleil brille dans le ciel sans nuage. La journée est magnifique. Sur le lac, pas une ridule.

Pas un bruit.

Pas un canard.

Pas âme qui vive.

Le calme plat. Le calme parfait. Je me sens léger.

Je marche tranquillement jusqu'au ponton, m'accroupis et attrape le gros bouchon de liège qui flotte au bout du fil de pêche. Je sors mon couteau suisse, tranche le fil d'un coup sec.